

## De la violence

**Steven Pinker**, *La part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Daniel Mirsky, Les Arènes, 2017, 1 040 pages, 27 €.

**François Cusset**, *Le déchaînement du monde. Logique nouvelle de la violence*, La Découverte, « Cahiers libres », 2018, 240 pages, 20 €.

■ Cent ans après 1918, deux livres abordent une question qui a traversé le siècle : la violence augmente-t-elle ? Deux livres très différents non seulement par leur taille (un pavé de mille pages contre un essai de deux cents) mais aussi dans leur style (une démonstration exhaustive hyperstructurée *versus* un argument percutant et envolé), enfin dans leur diagnostic : Steven Pinker veut prouver que nous vivons la période la moins violente de l'histoire de l'Humanité, alors que François Cusset nous assure que le monde se déchaîne en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Qui suivre ?

Approuvé dès sa sortie aux États-Unis en 2011, *La part d'ange en nous* est un mastodonte dans lequel l'auteur mobilise des centaines d'études démographiques, sociologiques et politiques pour convaincre de la baisse spectaculaire de la violence depuis les débuts de la civilisation. Au cœur de l'argument, le temps long et l'idée qu'il faut rapporter le nombre de victimes d'une guerre, d'une période, à la population de l'époque. À cette aune, le XX<sup>e</sup> siècle, malgré ses horreurs, n'est en rien le plus sanglant de l'histoire. Au-delà des statistiques, Pinker pointe également les causes du phénomène, en particulier le processus civilisationnel tel que Norbert Elias (1897-1990) l'a identifié : les développements de la raison, de l'humanisme et de l'État. Ce dernier, brutal à l'origine, s'est mué en garant de l'ordre public en expulsant homicides et autres violences hors de la sphère du légitime, du légal et, progressivement, hors de la sphère du réel.

Malgré un texte très encombré et des raisonnements parfois tortueux, la compilation d'évidences scientifiques est impressionnante. L'intérêt de l'ouvrage tient aussi dans l'effort de confrontation des arguments opposés. Pinker s'attelle à démanteler les erreurs intellectuelles et autres raccourcis cognitifs qui brouillent notre compréhension de la violence, notamment la myopie classique consistant à ne comptabiliser que ce qui est enregistré par les historiens. Il nous confronte à la réalité de la vie brutale de nos ancêtres, soulevant une question fondamentale : qui veut vraiment repartir vivre au Moyen Âge, ou même en 1918 ?

La réponse de Cusset s'articule autour de l'idée de transfert. Selon lui, la violence d'antan, que la modernité a « prohibée d'un côté et systématisée de l'autre », resurgit sous des formes inédites d'effraction. Pour en comprendre la « nouvelle logique », Cusset procède par des tableaux saisissants et des métaphores porteuses (le circuit énergétique saturé, le déchaînement du monde), qui mettent sous nos yeux le sort des migrants dans l'indifférence de l'Ouest, la brutalité extrême de nos écrans, la violence

systémique, l'exploitation au travail, le droit qui ne protège que les intérêts de puissantes élites, enfin la destruction de la planète. Convaincante, notamment sur l'écocide, l'argumentation pêche cependant par l'absence de chiffres consolidés, de contextualisation ou de remise en perspective historique.

Ces diagnostics diffèrent également par leur approche du terme « violence ». Pinker parle avant tout d'homicides, d'exécutions, de viols, de blessés et de morts de guerre, bref, de violence directe. Cusset définit son objet comme « multiforme » et englobe donc un peu tout. Le biais de Pinker, c'est l'arrogance occidentale. Sa présentation noie le massacre dans des données si globales qu'elles semblent ignorer l'expérience douloureuse de populations dont la vie a objectivement empiré. Il minimise la violence structurelle des systèmes industriels, coloniaux et légaux. Surtout, sa démarche totalement anthropocentrée ignore la destruction massive de l'environnement et son impact. Cusset, à l'inverse, souligne à juste titre la voracité destructive de l'industrie, la circulation de phénomènes violents et leur cristallisation sur des populations marginalisées et réprimées. Mais, alors qu'il touche parfois très juste, il se laisse piéger par la puissance de fascination de ses métaphores : la « violence-monstre » oppressive se transforme, au fil des pages, en flux énergétiques puis en force émancipatrice, des images explosives qui laissent un arrière-goût de confusion et non de discernement.

Ces deux livres ont le mérite d'aborder une question éminemment complexe, l'un d'une façon explicite qui l'expose à la lourdeur, l'autre d'une façon synthétique qui l'expose à la polémique. Ils ont pourtant un point commun, qui est de s'inscrire dans un grand récit, dans une histoire globale dont ils postulent l'essence, si ce n'est le sens. Par des axiomes, libéraux pour l'un, marxistes pour l'autre, ils cherchent l'un et l'autre à capturer des phénomènes paradoxaux dans une histoire logique assez linéaire. S'ils s'opposent par leurs thèses, Pinker et Cusset se ressemblent dans leur posture idéologique. Un lecteur avisé saura reconnaître les angles morts de chacun et, peut-être, utiliser un argument de l'un pour questionner l'autre.

■ Cécile Dubernet